

## **Le temps de l'histoire**

Christophe Caritey

Toutes les sciences ont un rapport avec le temps. Le facteur temps est souvent pris en considération en physique, en chimie, en biologie ou autre. Mais il s'agit là d'un temps que l'on peut appeler « physique » parce qu'il est mesuré sur les astres (journée : révolution de la terre sur elle-même ; année : révolution de la terre autour du soleil). Ce temps physique est découpé en unités homogènes (années, jours, heures, secondes) et il est perçu à l'aide d'horloges, de calendriers. Si le temps de l'histoire a lui aussi un rapport avec le temps physique (il présente une continuité linéaire, il est divisible en périodes constantes – années, mois, jours), il en diffère par de nombreux aspects.

\*\*\*

Le temps de l'histoire est tout d'abord daté. L'importance de situer les événements sur une échelle temporelle s'est manifestée dès les premiers historiens grecs. L'un d'eux donne dès le début de son ouvrage une multitude de détails pour situer temporellement le début du conflit dont il traite : « la quinzième année de la trêve dite de trente ans, Khryshis étant prêtresse à Argos depuis quarante-huit ans, Ænesias étant épheure à Sparte et Pythodoros archonte à Athènes en-



core pour quatre mois, le sixième mois après la bataille de Potidée et au commencement du printemps<sup>1</sup>», alors qu'un autre utilise comme axe de référence une liste de prêtresses du sanctuaire de Héra à Argos.»

Au début du Moyen Âge, peu d'historiens occidentaux ressentent le besoin de dater les événements dont ils parlent. Lorsque c'est le cas, ils utilisent aussi des listes (celles des Olympiades, par exemple, ou celle des détenteurs du pouvoir: magistrats, rois, etc.), dont l'abondance marque surtout l'indifférence vis-à-vis de cette question de la datation.

En effet, les deux soucis majeurs de l'époque sont le calcul de l'âge de la Création depuis Adam jusqu'au Christ, chaque auteur s'efforçant d'effectuer lui-même ce calcul, sans grand succès toutefois (chacun trouvant des résultats différents), et surtout le calcul de la journée de Noël (l'Incarnation du Christ) et de Pâques (la Passion du Christ). Lorsqu'ils publient des tables pascales, les computistes (spécialistes des calculs de la date de Pâques) débutent en général celles-ci l'année de la Passion. C'est Denys le Petit, un auteur du VI<sup>e</sup> siècle, qui va utiliser pour la première fois l'année de la naissance du Christ comme repère fondamental pour une table pascale. Mais c'est Bède le Vénérable, un historien et computiste anglais du début du VIII<sup>e</sup> siècle, qui va donner l'impulsion nécessaire à ce système de datation. Il va tout d'abord l'employer lors de la publication d'une table pascale qui va devenir une référence et donc être utilisée et reprise. Mais surtout, il va par la suite écrire une *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* dans laquelle les événements présentés sont aussi datés à partir de l'année de la naissance du Christ. Par la suite, ce type de datation va progressivement prendre le pas sur les autres. Il va notamment bénéficier du fait que les documents officiels commencent à être datés (même s'ils emploient parfois un autre point de départ), pratique qui se généralise à compter du X<sup>e</sup> siècle. Cependant, l'emploi de l'année de la naissance du Christ comme date repère ne sera pas adopté de manière générale avant le XI<sup>e</sup> siècle. Il va alors



s'imposer en Occident et être ensuite exporté lors de l'expansion des empires coloniaux (Espagne, Pays-Bas, Angleterre, France)<sup>2</sup>.

\*\*\*

Le temps de l'histoire est également un temps qui peut être découpé. Ce découpage, appelé « périodisation », est d'ailleurs devenu une nécessité pour les historiens depuis qu'ils ont abandonné, au cours du Moyen Âge, l'ambition d'écrire une l'histoire universelle et qu'ils se sont résolus à n'en aborder qu'une partie. Les premières périodisations sont apparues vers le XII<sup>e</sup> siècle. Certaines sont marquées par la théologie et proposent un découpage de l'histoire en six âges de l'humanité, comme les six jours de la création et les six âges de la vie (âge d'Adam, âge de Noé, âge d'Abraham, âge de David, âge de la captivité de Babylone et âge de l'Incarnation du Christ), ou en trois âges correspondant aux trois personnes de la Trinité (âge du Père, âge du Fils et âge de l'Esprit). D'autres découpent le temps selon le transfert de la souveraineté impériale (Romains, Byzantins, Francs, Germains) ou le transfert du savoir (Athènes, Rome, Aix-la-Chapelle, «France»<sup>3</sup>). Vers 1350, une périodisation nouvelle provenant d'Italie est proposée par le poète Pétrarque. Il remarque que, dans les lettres et les arts, entre le temps de la splendeur romaine et le temps de la Renaissance italienne, il y a eu comme une nuit culturelle. Cette distinction est reprise par des historiens qui découpent alors l'histoire en trois périodes: période classique, période médiévale et période moderne, cette dernière étant ensuite scindée en deux avec l'apparition de la période contemporaine dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Il faut noter ici qu'il existe également d'autres périodisations « classiques » selon les pays. C'est ainsi que l'histoire du Québec et du Canada se découpe en trois périodes (Régime français, Régime anglais, Confédération), alors que la succession des périodes pour les pays islamiques est définie en fonction de l'accomplissement de l'Islam.



Mais le découpage du temps peut être plus précis. Au XVI<sup>e</sup> siècle apparaît une nouvelle façon de découper le temps en périodes fixes de cent ans. Le siècle permet alors de remplacer la notion de règne, qui était utilisée auparavant (le règne de Louis XIV, le règne de Louis XV, etc.). Malgré cela, cette notion de siècle ne s'impose vraiment qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Daniel Milo explique que c'est la coïncidence entre les changements dus à la Révolution et le changement de siècle qui explique l'émergence de cette notion. Ainsi le terme « siècle » est rarement employé jusqu'en 1798, mais il l'est abondamment dès 1799<sup>4</sup>. Cependant, le siècle est une périodisation artificielle, car il ne renvoie à rien dans le réel. Les historiens ont alors choisi deux pratiques pour pallier ce défaut : soit ils décalent le début du siècle en lui gardant sa durée approximative de cent ans, en utilisant par exemple comme bornes des siècles successifs, pour l'histoire de la France, les dates de 1610 – mort d'Henri IV –, 1715 – mort de Louis XIV –, 1815 – chute de Napoléon –, 1914 – début de la Première Guerre mondiale –, soit ils rallongent le siècle qu'ils étudient. C'est ainsi que le XIX<sup>e</sup> siècle européen couvre traditionnellement la période 1789-1914 (bien qu'il puisse varier selon les auteurs : 1815-1914, ou 1780-1890 ou 1789-1880 ou même 1840-1914).

Cela dit, la pratique la plus couramment répandue chez les historiens est l'établissement de sa propre périodisation en fonction du phénomène étudié. En effet, il n'est pas pertinent d'adopter, par exemple, une périodisation politique pour l'étude d'une évolution économique ou religieuse, ou inversement. Aussi la plupart des historiens délimitent aujourd'hui leur propre champ temporel en fonction de leur recherche particulière.

\*\*\*

Le temps de l'histoire est enfin un temps différencié. Il existe trois temps de l'histoire selon Fernand Braudel,



qui est l'historien qui les a mis en œuvre le premier<sup>5</sup>. Pour lui, il existe tout d'abord un temps géographique, celui d'une histoire «quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure ; une histoire lente à couler et à se transformer, faite bien souvent de retours insistants, de cycles sans cesse recommencés». Il existe ensuite un temps social, correspondant à «une histoire lentement rythmée ;[...] on dirait volontiers, si l'expression n'avait été détournée de son sens plein, une histoire sociale, celle des groupes et des groupements.» Il existe enfin un temps individuel, celui de «l'histoire traditionnelle [...], l'histoire événementielle.» Ces trois plans, ces trois étages, ne sont pas autonomes. Braudel mentionne qu'ils sont en interaction, ce qui se traduit dans *La Méditerranée*. Il n'hésite pas à parler d'histoire individuelle ou sociale dans sa première partie sur le temps géographique, par exemple.

Plus tard, Braudel va affiner et complexifier son analyse temporelle dans un texte daté de 1958<sup>6</sup>. Le temps «géographique» de *La Méditerranée* est remplacé par la notion de longue durée, qui va permettre de mener ce que Braudel assigne comme mission première aux historiens : l'étude des structures (une structure étant une organisation, une cohérence qui évolue, se modifie, se transforme dans le cadre, justement, de la longue durée). Il précise également ce qu'il avait appelé le temps social dans *la Méditerranée* en parlant cette fois de conjoncture (terme emprunté aux économistes) «qui met en cause le passé par larges tranches ; dizaines, vingtaines ou cinquantaines d'années». Il reparle enfin de l'événement, du temps court, mais pour le réduire à peu de choses. «Cette masse [de menus faits] ne constitue pas toute la réalité, toute l'épaisseur de l'histoire sur quoi peut travailler à l'aise la réflexion scientifique. La science sociale a presque horreur de l'événement. Non sans raison ; le temps court est la plus capricieuse, la plus trompeuse des durées.»

Ce texte de Fernand Braudel va avoir d'innombrables répercussions. La mise en avant de la longue durée va se traduire dans l'apparition de nouveaux objets d'études, par



exemple Le Roy Ladurie étudiant *L'histoire du climat depuis l'an mil*. Elle va aussi avoir comme conséquence le changement de statut du fait historique. Jusqu'au début du XXe siècle, le fait historique était surtout un fait particulier, unique, singulier. Avec l'apparition des structures et des conjonctures, les répétitions, les permanences deviennent également des faits historiques. Enfin, elle va entraîner la déconsidération pendant plusieurs décennies du temps court et de l'événement (même si celui-ci reviendra en force dès la fin des années 70, surtout en histoire contemporaine, pour ce qu'il permet de mettre au jour et qui est double : d'une part la nature de la structure, d'autre part le fonctionnement du système qui accepte ou rejette l'événement et qui se modifie à sa suite).

Ainsi, le temps de l'histoire tel que présenté ici n'est pas un donné immuable, mais une longue construction élaborée patiemment par les historiens, parfois difficilement, comme pour la datation au Moyen Âge, par exemple, et dont certains aspects, la périodisation ou le choix de la durée, par exemple, sont toujours à refaire. Nous espérons que ce court texte aura permis de faire connaître et d'apprécier cette facette moins connue du travail de l'historien.

### Notes

<sup>1</sup> Thucydide, *Histoire de la guerre du Péloponnèse*.

<sup>2</sup> Même si nous n'en parlons pas dans notre texte, il est maintenant bien connu que d'autres cultures utilisent d'autres dates de référence.

<sup>3</sup> Bien entendu, le pays dont parlent les historiens ne s'appelle pas la France à l'époque, d'où l'emploi des guillemets.

<sup>4</sup> Daniel Milo, *Trahir le temps*.

<sup>5</sup> Dans sa thèse publiée en 1949 sous le titre *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Les citations qui suivent sont tirées de la réédition de 1966.

<sup>6</sup> «Histoire et sciences sociales; la longue durée», paru dans la revue *Annales ESC*. Les citations qui suivent sont tirées de ce texte.

